



INTERVIEW

Le genre, un concept d'analyse pour sonder et transformer les rapports sociaux de sexe

Valérie Piette est historienne et professeure à l'Université Libre de Bruxelles. Elle y mène des recherches sur l'histoire des femmes, du féminisme, du genre et des sexualités. Elle est également membre de l'Atelier Genre(s) et Sexualité(s) de l'ULB et a participé à la création du Master interuniversitaire en études de genre. Selon cette penseuse militante, le concept de genre permet aujourd'hui de questionner notre société de manière fondamentale en repensant le rôle et la place des femmes et des hommes. Pour expliquer ce mouvement individuel et collectif, elle salue aussi l'impact de l'Union européenne dans cette évolution, dont les préoccupations en matière de genre percolent dans les politiques publiques des États membres, dont la Belgique.





Valérie Piette

QUESTION SANTÉ

Pouvez-vous resituer l'histoire de la notion de genre ? A quelle époque apparaît ce concept ?

VALÉRIE PIETTE

En fait, le genre est une traduction - assez mauvaise - de l'anglais *gender*. Ce terme a émergé au sein d'équipes médicales qui travaillaient sur la médicalisation de l'intersexuation, avec une distinction faite par le corps médical entre sexe biologique et sexe social. Il a ensuite été emprunté par les sciences sociales dans les années 80 aux Etats-Unis. A cette époque, il y avait déjà des chaires dans les universités américaines sur ce thème, comme à Berkeley. Il a ensuite percolé en Australie mais aussi

au Canada et au Québec pour enfin s'implanter chez nous. Certes tardivement, mais il est tout de même arrivé jusqu'ici pour finalement rapidement se développer.

Dans un premier temps, on a traduit cette notion par « rapports sociaux de sexe » et je trouve cette paraphrase plus claire, y compris dans le domaine de la santé. Mais c'était très long à dire, il fallait réexpliquer plein de choses. Donc le terme de genre a été retenu, aussi de par son aura car venant des USA.

Ce concept a été porté par les milieux académiques, mais aussi par les milieux militants. A priori deux mondes séparés, avec les chercheur-e-s dans leur tour

d'ivoire d'un côté, et les gens de terrain et la réalité concrète de l'autre. Mais il y a malgré tout une certaine perméabilité entre ces mondes ; il y a eu des femmes et des hommes qui militaient dans les grands mouvements féministes des années 70 et 80 et dans les mouvements LGBT, qui ont fait des études universitaires, sont devenus enseignant·e·s et ont fait émerger cette notion.

—

Q.S. *En tant qu'outil d'analyse, qu'apporte-t-il de neuf ?*

—

V.P. Pour faire comprendre cette notion de genre, je cite souvent l'exemple donné par Eric Fassin, anthropologue et sociologue français, maintes fois repris depuis, des tâches ménagères effectuées à 75% par des femmes. Il souhaitait attirer l'attention sur le fait que ce n'est pas parce que les femmes ont des ovaires et un vagin qu'elles aiment pour autant faire la vaisselle. Si l'on met de côté la réflexion sur ce

qui fait l'identité de femme, cet exemple montre bien que ce sont des constructions historiques, sociales, économiques, culturelles qui expliquent ces stéréotypes et l'assignation et l'intégration des rôles qui s'y rattachent au sein de nos sociétés. Depuis cet auteur et d'autres à sa suite, le genre est considéré comme un concept, « un outil pour aider à penser »

Il y a vingt ans, quand je faisais des conférences, je disais : « Préoccupez-vous du genre, sans quoi c'est le genre qui se préoccupera de vous. » Il faut dire que les grandes institutions internationales, comme l'OMS, mais aussi européennes, ont fait beaucoup pour sa reconnaissance. En 1995, un département « Femmes, genre et santé » naît au sein de l'OMS et en Europe, la première recommandation « Genre et santé » apparaît en 2006 et ensuite cela s'est accéléré. Au niveau européen, on s'est préoccupé du genre en matière d'emploi, de pensions, de budgets, de recherches... et par voie de conséquence, cela a percolé dans les pays qui ont dû s'en préoccuper également. Au départ, ça a été un peu la panique, on venait chercher dans les universités des grilles de lecture pour répondre à ces exigences. Aujourd'hui on ne peut plus rentrer un contrat de recherche européen (les fameux financements ERC) sans se préoccuper de la question du genre...



“Quand j’ai voulu proposer un cours sur l’histoire des femmes, il y a vingt ans, j’avais été plutôt mal reçue, mais un cursus sur l’histoire du genre, c’était OK.”

— Valérie Piette

Q.S. *Au-delà des relations hommes-femmes, la notion de genre recouvre-t-elle un champ plus large ?*

V.P. Il s’agit quand on aborde le genre d’évoquer la question de la construction sociale de nos identités sexuées et sexuelles. A un moment donné, la question du genre a été fort associée à la question des transidentités. Si cette thématique spécifique est fascinante car elle questionne nombre de sujets : la santé, les injonctions, ce que nous sommes philosophiquement, sans parler du vécu des personnes transgenres, elle n’est pas la seule concernée. Le genre finalement englobe de nombreux champs d’application : les notions d’orientation sexuelle, de préférence sexuelle, de transidentité ou d’intersexuation sont liées au concept de genre.

Ce qui a contribué au rayonnement de ce concept d’analyse, c’est qu’il peut s’appliquer à toutes les disciplines. C’est claire-

ment une préoccupation transversale. En architecture, on peut s’intéresser à l’emplacement ou à la taille de la cuisine ou de la buanderie. Des questions qui ont d’ailleurs été ravivées avec le Covid, vu le confinement... Il a évidemment impacté la sociologie du travail, mais aussi la géographie, le tourisme, la psychiatrie, la mobilité, l’urbanisme. En matière de santé, les études de genre se sont peu à peu imposées : alors que, pendant des siècles, le référent était l’homme blanc de 50 ans, les choses avancent aujourd’hui en tenant davantage compte des femmes dans les essais cliniques, dans la prévention et dans bien d’autres domaines de la santé. On pourrait aussi se pencher sur la question des guerres par rapport au genre ou encore sur le sport. Les derniers JO ont été à ce titre très exemplatifs : la cérémonie d’ouverture, mais aussi la polémique concernant cette boxeuse algérienne, les diktats sur les corps des gymnastes, la santé mentale... ont été complètement traversés par la notion de genre.

“Les derniers JO ont été très exemplatifs : la cérémonie d’ouverture, mais aussi la polémique concernant cette boxeuse algérienne, les diktats sur les corps des gymnastes, la santé mentale... ont été complètement traversés par la notion de genre.”

– Valérie Piette

—
Q.S. *Quelle relation le concept de genre entretient-il avec le monde militant ?*

—
V.P. Il est vrai que le genre, on l’a déjà dit, est un terme un peu fourre-tout. Moi, je pense que c’est une formidable opportunité, mais d’autres féministes militantes estiment que ce terme gomme le mot femme ou féministe, que le genre sert de cache-sexe.

A mon sens, cette préoccupation autour du genre n’aurait pas pu émerger sans les différentes vagues féministes, sans Virginia Wolf et son essai sur « Une chambre à soi » publié en 1929 et qui revendiquait le droit de disposer d’un lieu à soi, avec une porte qui ferme, une serrure, la clef de la serrure... et les moyens pour être autonome et ainsi pouvoir créer, penser, écrire..., sans

Simone de Beauvoir et à sa suite le MLF dans les années 60-70, sans les travaux dans le milieu de la santé aux Etats-Unis, réfléchissant au rôle des femmes dans les soins de santé et plus largement dans le care. On doit beaucoup aux néo-féministes des années 70 qui ont rendu les femmes visibles dans l’histoire, même s’il leur a ensuite été reproché d’être des femmes blanches, bourgeoises, hétérosexuelles, cisgenres, valides. Mais elles ont eu la force de faire bouger les choses, avec les défauts de leur classe sociale et sans doute en invisibilisant d’autres minorités. La question de l’intersectionnalité s’est alors invitée dans le débat, ce qui a décuplé les champs des questionnements et des luttes.

Après un moment de latence, cela explose à nouveau ces dernières années, notamment avec le mouvement #metoo qui met en avant le corps des femmes et aussi la construction du corps de l'homme. La question des violences sexuelles est très présente. Avec les réseaux sociaux, les partages d'expériences et de solidarité, le fait de se rendre compte que l'on n'est pas seul, on peut aussi dire que l'individu devient collectif.

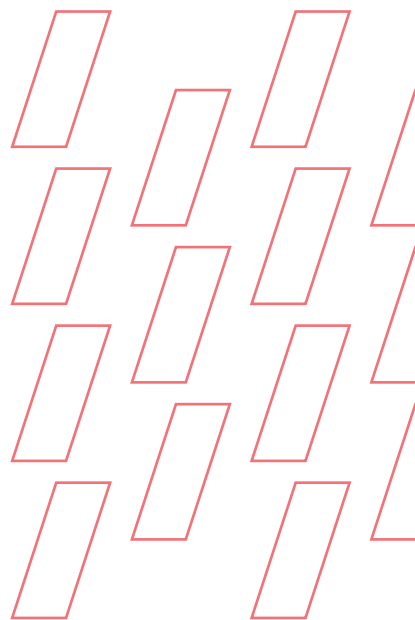
—
Q.S. *Il y a aussi des mouvements qui s'opposent au genre. Comment les appréhendez-vous ?*

—
V.P. Personnellement, c'est en cela que le genre me semble un concept encore plus révolutionnaire. Il questionne les rapports sociaux entre les sexes. Mais surtout il déplace les choses et met en cause le système en place, en mettant à jour la construction sociale. Le genre pose la question du visible et de l'invisible, mais aussi celui de la norme.

D'ailleurs, aujourd'hui, dans les mouvements conservateurs et notamment dans les associations religieuses, on préfère reprendre le mot « femme ou féministe » et éliminer le mot « genre » qui apparaît tout à coup plus dangereux. Il y a aussi des mouvements réactionnaires divers, ce fameux *backlash* avec des réactions

conservatrices et masculinistes face aux progrès des minorités et en particulier ceux des femmes. Il y a des contre-offensives qui datent de la fin des années '90 auxquelles il faut être attentif. Le clergé est lui aussi assez réactionnaire à l'égard de cette notion.

Cette question de l'égalité des sexes faisait déjà peur au Moyen-âge avec la chasse aux sorcières, c'est toujours le cas aujourd'hui...



—
Q.S. *Chez nous, côté francophone, le cursus en matière de genre est assez récent...*

—
V.P. Oui, par rapport aux universités américaines où il y a des chaires entières consacrées à ce thème, on était clairement en retard, même si dans les cursus académiques, ces réflexions étaient de plus en plus présentes et les jeunes générations, de plus en plus demandeuses de réflexions à ce propos.

Côté francophone, c'est un master interuniversitaire regroupant les six universités (cinq aujourd'hui, vu la fusion de l'UCLouvain et des Facultés St-Louis) qui a été créé en 2007 et qui rencontre un beau succès, avec des travailleur·euse·s issu·e·s du monde associatif, des universitaires, des journalistes intéressé·e·s à comprendre ce concept de genre, mais aussi des personnes du monde médical qui s'y intéressent, parfois poussées dans le dos par leur patientèle. Je retrouve d'ancien·ne·s étudiant·e·s sur le terrain, lesquel·le·s valorisent ces acquis. Cela montre clairement l'intérêt de la société pour ce concept.

—
Q.S. *Si la question du genre s'est invitée d'abord dans les recherches et les parcours académiques, elle est de plus en plus présente dans les politiques publiques. Comment est-ce que cette évolution s'est produite ?*

—
V.P. Comme je le disais un peu plus tôt, à cet égard, l'Union européenne a permis bien des avancées à l'égard des politiques publiques et de la prise en compte du genre. Il a d'ailleurs fallu former dare-dare des fonctionnaires dans les administrations au *gendermainstreaming*¹.

Des politiques publiques peuvent paraître égalitaires mais en fait ne le sont pas. En matière d'urbanisme, par exemple, on le voit avec le manque d'accessibilité et de sécurité des rues, qui met clairement les femmes en difficulté. La question de l'éclairage public est intéressante à ce point de vue. La question de la mobilité également. Le genre peut transformer une société, mais on est encore loin du compte... On manque d'ailleurs de baromètres, de statistiques. On a caché les choses ou en tout cas on n'a pas pensé à les mettre en lumière.

—
¹ Soit une approche structurelle qui s'applique à toutes les phases du cycle politique (préparation, décision, mise en œuvre, évaluation) afin d'incorporer la perspective de l'égalité entre les femmes et les hommes dans la société et la dimension de genre dans le contenu des politiques publiques



Néanmoins on voit que la question s'in- vite de plus en plus dans les politiques publiques. Au niveau du cadre politique et administratif, il y a aujourd'hui du per- sonnel formé, des cellules ad hoc, bref une prise en compte de la question du genre aux différents niveaux de pouvoir. Quant à la question de savoir s'il faut créer des structures pour accueillir des publics avec des profils spécifiques, je pense que l'ac- cueil de ces minorités est important, tout comme l'existence de lieux de non-mixité (même si, en soi, je ne suis pas pour). Dans un monde idéal, il faudrait un accueil incondi- tionnel, partout, mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. Donc des structures spécifiques restent nécessaires.

– **Propos recueillis par N. Cobbaut**

Pour aller plus loin...

- Valérie Piette, Genre, vous avez dit genre ? Tiens, comme c'est généré..., In : Espaces de libertés, Novembre 2014 (<https://urlz.fr/t5Ef>).
- V. Piette et al., Habemus gender ! Déconstruction d'une riposte re- ligieuse, Ouvrage collectif, Revue Sextant, Editions de l'Université de Bruxelles, 2015.
- V. Piette et al., Witches. Histoire de sorcières, Ouvrage collectif, Editions de l'Université de Bruxelles, 2021.
- V. Piette, #Balancetonporc : dire, c'est déjà agir (opinion), in : Le Vif, 17/10/17 (<https://urlz.fr/t5Ep>).
- V. Piette, On ne peut plus rien dire, in : La Revue Nouvelle, mai 2023.